

IL ÉTAIT NEUF HEURES. M^{me} Vera me tendit le télégramme :

Gravement malade, viens immédiatement.

Elle me scruta, puis me dit :

« Pauvre petite, tu n'as pas de chance. »

Elle secoua son énorme tête et tourna les talons. Un flot de parfum bon marché envahit l'atmosphère, imprégnant les murs lépreux telle une coulée de glu. Je restai là, tassée dans mon pyjama, tout en regardant s'éloigner le corps plantureux de la concierge. Ma tête bouillait. J'étais fiévreuse. Depuis quelques jours, je marchais courbée comme une vieille toxicomane. Ma poitrine flasque flottait dans mes chemises. Dans la résidence, il n'y avait que quelques hommes, de vraies reliques. Ils ne daignaient même pas me regarder. J'avais huit cents roubles d'économie. Quatre cent cinquante étaient déjà partis en médicaments et nourriture d'appoint. J'avais décidé d'y puiser encore cinquante roubles pour me retaper, pour recouvrer la force de reprendre le travail. Ce télégramme me frappait comme une malédiction...

« Espèce de folle, que fais-tu dehors si tôt ?... Rentre vite ! Une rechute te réduira en mélasse. »

C'était ma compagne de chambrée. Je m'étais glissée sous la couverture, me coulant dans sa chaleur. Sensation de bonheur. C'était dimanche. Nous avions décidé de préparer des nouilles vietnamiennes pour le déjeuner. En attendant, blotties sous les couvertures, nous écoutions de la musique. Elle tombait d'une chambre, quelque part à l'étage supérieur. Nous l'écoutions hébétées de fatigue, rongées par le mal du pays. La fenêtre était grande ouverte. Pas de verdure. En revanche, un ciel intensément bleu, d'un bleu limpide et glacé, infini comme notre solitude.

« Que dit le télégramme, Hàng ? demanda mon amie.

– Mon oncle est malade.

– C'est encore celui qui est à Moscou ?

– Oui.

– Tu es toi-même à peine guérie.

– ...

– On n'a plus que quatre jours de congé. La Tania vient encore de me le rappeler.

– ...

– C'est loin, Moscou. Ce voyage te tuera.

– ...

– Tu es pâle comme une femme qui vient d'accoucher. Pourquoi ne pas te maquiller un peu ? C'est effrayant... »

J'étais restée silencieuse.

Les paroles de mon amie avaient réveillé en moi une sourde révolte.

« Non, je n'irai pas, je n'irai pas. Je m'en fous, je m'en fous. »

La route filait, interminable. Les bornes kilométriques s'accumulaient dans mon dos. D'immenses forêts succédaient à d'immenses champs de blé. Des villes suivaient d'autres villes, dressant les flèches de leurs églises, levant les toits de leurs édifices. Ronronnement monotone et triste des roues sur les rails. Après une gare, une autre gare, noyée dans la lumière artificielle ou dans la brume.

Mon amie, brusquement, se releva. Traînant sa longue robe, elle se dirigea vers les étagères et prit un disque. Elle sortit le tourne-disque qu'elle venait d'acheter. Cent vingt roubles. Elle enleva le tissu qui le recouvrait, souleva le couvercle, mit l'appareil en marche. Elle replongea aussitôt sous les couvertures. La tête de lecture grinçait le long des sillons muets. Et soudain le chant s'éleva :

*Du fin fond du fleuve Rouge, le sais-tu ?
Dans mon pays natal, il est aussi un fleuve,
Que mon cœur appelle avec nostalgie
Vàm co Đông ! ô Vàm co Đông...*

Le chant fusait à travers l'espace. Bleu, glacé. Dehors, le soleil resplendissait. Ici, le froid de l'exil, à travers ma peau, à travers ma chair. Le chant résonnait, mince fil d'argent s'égarant dans le bleu du ciel. Je le suivais, je me sentais reléguée au fin fond de la terre. Et je me retrouvai

au bord d'un fleuve familier, sur une plage de sable ensoleillée, brûlante. Là-bas, au milieu des vagues, une voile déchirée vacillait dans les cris angoissés des oiseaux migrateurs qui s'en allaient..

Et je reconnus le toit défoncé du taudis où vivait ma mère. C'était un toit en tôle, rapiécé avec des plaques de papier goudronné. Les jours de pluie, le toit crépitait. Les jours d'été, l'odeur âcre du goudron donnait la nausée. Alentour, sous des plaques de ciment juxtaposées, les égouts ruisselaient, d'une maison à l'autre. Les enfants jouaient à remuer cette eau noire. Ils y faisaient flotter leurs blancs petits bateaux en papier... C'était la rue de mon enfance. De maigres touffes d'herbe léchaient le soleil au pied des murs. C'était un monde puant l'urine. Les hommes ivres de bière venaient sans vergogne s'y soulager.

« Hâng, à quoi penses-tu ?

— ...

— Le pays me manque. Quelle désolation !

— ... »

Mon amie se lamentait. Elle s'était enroulée dans sa couverture et gigotait convulsivement sur le lit. Soudain, elle s'exclama :

« Saloperie de vie. Vaut mieux en finir une fois pour toutes. »

Je restais cloîtrée dans mon silence, sans réaction. Je pleurais. Je ne savais plus depuis quand je n'avais plus pleuré. Ma gorge se serrait sous la chaleur et le goût salé de mes larmes. Je vis tout à coup le visage de ma mère. De

ses yeux très noirs, profondément enfoncés dans leurs orbites, émanaient des lueurs tristes. Une douleur, une persévérance infinie. Chaque fois que le malheur nous frappait, je m'en souviens encore, elle me disait :

« Pour vivre en être humain, l'essentiel est de ne jamais se décourager. Au premier renoncement, tout s'écroule. Le gingembre en vieillissant se ratatine, mais devient plus piquant. Le malheur forge l'homme, enrichit, consolide son humanité *... »

Ainsi avait vécu ma mère. Elle voulait que je fusse moi-même capable de ce courage. Mais qu'avais-je su faire ? Mon oncle, son cadet, son unique frère, était malade. Il m'avait appelée à son secours et je m'apprêtais à l'abandonner...

Dans sa loge, M^{me} Vera tricotait. Elle utilisait toute sorte de laine, qu'elle récupérait sur de vieux habits. Le châle qu'elle confectionnait aurait pu couvrir entièrement son dos immense : il avait la taille d'une nappe. Ses petits doigts blancs, de dix ans plus jeunes que son visage, maniaient adroitement les aiguilles. Nul n'aurait soupçonné que cet être grossier, aux hanches en forme de jarre, au dos d'ours bossu, pût tricoter un si beau châle. Elle se concentrait sur les derniers points. Me voyant arriver, elle se redressa pour me dévisager par-dessus les lunettes qui lui tombaient sur le bout du nez.

« Tu es décidée à partir pour Moscou ?

* Proverbe. Les Vietnamiens utilisent beaucoup de proverbes dans le langage parlé. (Toutes les notes sont du traducteur.)